



PICTURE ALLIANCE/ARND BRONKHORST

Le réalisateur Thomas Harlan et le comédien Klaus Kinski travaillent ensemble sur un scénario, à Munich, en août 1953.

# HARLAN

## UNE RAGE ALLEMANDE

Fils d'un réalisateur star du III<sup>e</sup> Reich, Thomas Harlan, militant communiste et cinéaste, se révèle aussi brûlant dans sa prose que dans sa vie. *Par Alain Dreyfus*

« Vous avez souvent rencontré Goebbels ? – Souvent. – Est-ce que vous l'aimiez ? – Je l'aimais. – Pourquoi ? – Parce qu'il s'occupait de moi comme si j'étais son fils [...]. Une nuit, alors que je dormais déjà, il entra dans ma chambre, me réveilla et me dit : "Habille-toi." Et alors je l'accompagnais dans sa voiture, parmi une escorte d'automobiles, au milieu de la nuit, jusqu'au grand magasin Wertheim, aryanisé depuis longtemps, qu'il avait fait ouvrir uniquement pour moi, occupé par un personnel au garde-à-vous et entièrement illuminé. Et là, j'ai dû me choisir un chemin de fer miniature, un train de Märklin. Des locomotives, des wagons-lits, des wagons à bestiaux... [...] Avec ça, Goebbels a éclipsé tous les autres, et les autres cadeaux ne faisaient plus aucune impression ; seulement les siens, et le rôle particulier que je jouais pour lui, dans lequel je pouvais me prélasser. » L'enfant a rencontré aussi Adolf Hitler, éprouvé « son regard de fakir et ce mouvement ondulant et puissant qui entraînait tout avec lui, moi inclus ».

Cinéaste, romancier, poète, dramaturge, historien, anarchiste et félé, Thomas Harlan (1929-2010) s'est battu en artiste avec les spectres de son enfance. Son père était Veit Harlan, homme de cour du III<sup>e</sup> Reich et réalisateur en 1940 du film de propagande antisémite *Le Juif Süss*. Ce manifeste pour la Solution finale fut projeté aux SS des camps d'extermination afin de leur donner du cœur à l'ouvrage et réunit 20 millions de spectateurs en Allemagne. Il valut à Veit Harlan d'être le seul artiste du Reich à être jugé deux fois pour crime contre l'humanité. Relaxé, il a pu continuer à tourner ; il est mort à Capri en 1964, catholique converti, dans un hôpital de bonnes sœurs. Thomas était à son chevet : « À minuit, Veit s'endormit, d'un sommeil très léger dont il ne cessait d'émerger à chaque respiration. Les quintes de toux qui suivirent me

furent insupportables. Déchirantes, si perçantes que la pièce se mit à trembler, si horribles à entendre que je commençai à hurler moi-même. Veit, lui, tenait encore. » Veit Harlan n'a jamais reconnu son infamie. Thomas s'en est chargé : « Si tu n'assumes pas ta responsabilité, écrit-il, je la porterai à ta place. [...] laisse-moi prendre cette responsabilité pour toi, même si tu n'as rien d'autre que ce que tu appelles ta bonne conscience. »

Parangon flamboyant de l'enfant rebelle en Allemagne pour avoir violemment l'amnésie RFA en démasquant les anciens nazis recasés dans la fonction publique et l'appareil d'État, Thomas Harlan n'a commencé à être connu en France qu'en 2013, par la traduction de *Veit*. Une lettre au père, chant d'amour et de répulsion d'une formidable violence émotionnelle. La lettre est accompagnée d'un hypertexte. Tous les faits, les noms et les lieux cités par Thomas Harlan renvoient à des notices biographiques. Le dossier du *Juif Süss* est rigoureusement documenté. *Une vie après le nazisme*, paru cet automne, renforce le dispositif : les notices s'enchaînent dans le corps même des propos de Thomas Harlan, recueillis par le journaliste allemand Jean-Pierre Stephan. De cette conversation entre proches, trouée de sous-textes et non contrainte par la chronologie, surgissent des têtes connues dans des contextes qui le sont moins. À l'instar des compères Michel Tournier et Gilles Deleuze, cherchant en glouissant des mormions dans les poils pubiens du bel ange blond de 16 ans, sous la plume de l'auteur du *Vent Paraclet*. Le journaliste poursuit : « Il était déchiré par trois passions : l'amour de son père, la honte de son père et, comme presque tous les jeunes Allemands de cette époque, le besoin frénétique de quitter cette Allemagne en ruine, toute puante encore de relents nazis. »

En 1953, Thomas part avec un projet de film en Israël avec le comédien et

voyou de génie Klaus Kinski. Malgré les coups bas et les brouilles, cette amitié incandescente dure jusqu'à la mort du comédien, ravagé par la drogue et l'alcool, en 1991. Pour Thomas, il était « la force rayonnante du caniveau qui transformait à voix basse le monde en une sainteté dont même le sublime n'était pas à la hauteur. Kinski extorquait le beau ».

### Chasseur de nazis

Thomas Harlan a bien connu son siècle. Il a traversé l'engagement communiste en passant par la RDA, puis celui de l'extrême gauche radicale en Allemagne, en Italie et au Mozambique. Ses créations théâtrales firent scandale et il poussa en hors jeu le cinéma documentaire. *Torre Bela* (1977) fut présenté à Cannes, montage brut sur le soulèvement des paysans contre un grand propriétaire au Portugal pendant la révolution des Œillets. Le film a déplu à Louis Althusser. Un soir à Rome, quand le philosophe a su qu'il était à table avec l'auteur, il lui a jeté son plat de spaghetti à la tête... « Le lendemain matin, affabule Thomas Harlan, il assassinait sa femme à Paris. »

*Wundkanal*, en français « Canal de la blessure », date de 1984. Ce canal est le trajet idéal de la balle tirée dans la nuque par les exécuteurs nazis. Le scénario : des successeurs de la bande à Baader enlèvent un ancien SS pour l'interroger sur son passé. Le rôle de la « victime » est tenu par Alfred Filbert, authentique officier supérieur SS et criminel de guerre en Lituanie. Le cinéaste américain Robert Kramer en a réalisé le *making of*. Notre nazi (1) est un document à charge sur les aspects insoutenables de cet *happening* glaçant. On a reproché à Thomas Harlan d'être semblable à son ennemi. Il a fini par l'admettre : « Parce que plus on s'en rapproche, plus on lui ressemble. »

Les affinités communistes de Thomas Harlan lui ont donné accès, à la fin

### À LIRE



**Veit. D'un fils à son père, dans l'ombre du Juif Süss, THOMAS HARLAN**, traduit de l'allemand par Elisabeth Willenz, éd. Capricci, 150 p., 15 €.



**Une vie après le nazisme, THOMAS HARLAN, ENTretien AVEC JEAN-PIERRE STEPHAN**, traduit de l'allemand par Charles Ajenstat et Théophile Aries, éd. Capricci, 290 p., 21 €.



**Rosa, THOMAS HARLAN**, traduit de l'allemand par Marianne Dautrey, éd. L'Arachnéen, 220 p., 22 €.

(1) Un extrait du film de Robert Kramer avec Thomas Harlan interrogeant Alfred Filbert est visible sur YouTube.

des années 1950, à toutes les archives polonaises sur les exactions nazies. Elles lui ont servi à étayer des dossiers sur les tortionnaires devenus des notables en RFA, ce qui lui valut d'être poursuivi pour « trahison » et de s'exiler en Italie en 1959.

*Rosa* (1998), fiction sur fond d'archives de l'extermination, est entièrement de sa main. En 1981, Thomas Harlan ne peut réaliser à Chelmno un film sur les lieux où les nazis ont asphyxié 150 000 Juifs dans des camions à gaz. L'état de siège de la Pologne décrété par Jaruzelski l'en empêche. L'héroïne du film devient celle du roman. Inspirée d'un personnage réel, Rosa est borgne, elle a été jugée pour spoliation, et à ses doigts brillent « pierre de lune, émeraude, onyx, rubis et éclats de diamant ». Mi-humaine, mi-végétale, elle vit dans un trou, « de la taille d'une diapositive », creusé au cœur même du camp disparu. Ce fantôme et son compagnon, un ancien gardien du camp, ressassent à l'infini les remugles du massacre pour les faire éclore au présent en bulbes maléfiques, comme si le passé et les victimes ne cessaient de ressurgir à la surface. Striée de documents d'archives, cette plongée en spirale dans les derniers cercles de l'enfer, où les récits se confrontent et s'altèrent, où intervient un je indécidable, est une expérience perturbante. La traductrice Marianne Dautrey en donne le mode d'entrée dans une postface lumineuse : « Le roman se fait le théâtre d'une révélation que Thomas Harlan résume en se référant à Celan, celle d'un « événement dont seul Paul Celan [...] avait compris qu'il n'avait jamais eu lieu, mais avait et aurait toujours lieu. » « Ici, écrit-elle, les morts reviennent, la vie procède de la mort, le passé devient l'horizon du futur. » Comment écrire après Auschwitz ? Pour Thomas Harlan, dans sa vie et dans son œuvre, le conte est seul capable de se mesurer à l'horreur du réel. ●